D'Est en Ouest (2) En souvenir d'un Malgré-Nous « aux yeux inondés de larmes »

En juillet 44, alors qu'il a neuf ans, Jean Bézard rencontre, dans la Manche, un Malgré-Nous qui le serre contre lui... Ce moment fut si marquant qu'il a créé l'an dernier une association exprimant la « solidarité normande » aux incorporés de force.

C'est un euphémisme de type diplomatique : aujourd'hui encore, le drame des Malgré-Nous n'est pas toujours bien compris dans la France de l'intérieur... L'élan d'amitié qui émane de Normandie (où l'on n'a certes pas vécu l'horreur d'Oradour-sur-Glane) en devient d'autant plus remarquable, pour ne pas dire

La solidarité normande envers les Alsaciens s'est manifestée à plusieurs reprises durant la Seconde guerre, peut-être parce que les deux régions ont été particulièrement touchées par ce conflit; elle se poursuit aujourd'hui. Un homme la symbolise : il a 77 ans et s'appelle Jean Bézard.

« Ils sont plus français que nous!»

Ce professeur retraité de « génie climatique », domicilié près de Caen, au bord des plages du Dé-barquement, a fondé il y a moins d'un an, en juillet 2012, l'association Solidarité normande aux incorporés de force alsaciens mosellans (Snifam), dont il occupe modestement le poste de se-

Mais l'origine de son engagement pour cette amitié francofrançaise Est-Ouest est bien plus ancienne; elle remonte précisé-ment à un épisode qu'il situe « entre le 17 et le 29 juillet 1944 »,



Jean Bézard, le grand ami normand des Malgré-Nous, avec sa compagne Nicole. Dans leur vie, la Seconde guerre n'est jamais loin : le couple vit à Saint-Aubin-sur-Mer, dans le Calvados, à quelques mètres de Juno Beach, une des plages du Débarquement.

alors qu'il avait neuf ans. Un épisode qu'il raconte avec le romanesque d'une scène de film...

«C'était à Gouville-sur-Mer, mon village natal, dans la Manche. Je rentrais chez moi, dans l'après-midi, et, devant la maison de Jean-Baptiste Ybert, je croise deux soldats allemands. L'un d'eux m'aborde en français, sans accent. Il me questionne sur l'école, et me cité des chansons familières, comme "Le père Lustucru'', "Trois jeunes tam-bours"... Je rentre aussitôt à la maison et j'en parle à mon père. Il me lance : "Ce ne sont pas des Alle-mands, ce sont des Alsaciens! Ils sont plus français que nous!" C'était un pêcheur, il ne savait pas lire, mais il connaissait la situation alsacienne parce qu'il avait combattu dans les Vosges durant la Première guerre. Peu après, je retourne chez les Ybert ; j'entre dans la maison et je retrouve un des deux soldats. Il me tournait le dos et fredonnait "Séré-

nade sans espoir", un air que mon frère chantait aussi. Il devait avoir moins de vingt ans. Quand je me suis approché, j'ai vu que ses yeux étaient inondés de larmes... Il m'a serré contre lui. Puis un camion est arrivé, il a pris son fusil et il est parti. J'ai toujours pensé que je lui avais rappelé un petit frère... »

« Une blessure... »

Jean a longtemps laissé dormir en lui ce souvenir, qu'il perçoit comme « une blessure ». Jusqu'à un voyage en Alsace, en 2005. Il s'en ouvre alors « à une dame de Saint-Hippolyte »; quand il revient, l'année suivante, elle lui avait organisé une rencontre avec quatre anciens incorporés de for-

Jean n'a pas (encore ?) retrouvé le «frère alsacien » qui l'a serré dans ses bras il y a 69 ans, mais il s'acharne à provoquer d'autres re-

trouvailles, se faisant historien, enquêteur... et d'abord ami. Il séjourne désormais en Alsace chaque année (il est dans la région actuellement) et, avec l'aide précieuse de sa compagne Nicole, gère alors un emploi du temps de ministre, multipliant rencontres et interviews avec les derniers acteurs de ces histoires. Il assure avoir déjà recensé une cinquantaine de cas de désertions de Malgré-Nous en Normandie. De quoi faire un livre ... Ce pourrait être le cas avec l'aide de l'historien alsa-cien Nicolas Mengus.

Et sur les tombes de tous les Normands qui ont aidé ces Malgré-Nous à s'évader de l'armée allemande, Nicole et Jean ont commencé à déposer des pots ornés d'une bande bleu-blancrouge; ils sont emplis de terre alsaco-mosellane et plantés de fleurs normandes.

Textes: Hervé de Chalendar

Deux avis de recherches

Il y a de fortes probabilités pour qu'il soit trop tard... Mais puisque la moindre chance est à saisir, Jean Bézard espère toujours retrouver les acteurs des histoires qu'il exhume.

Parmi les nombreux avis de recherches que lance Jean Bézard, celui-ci est un des plus singuliers. Il est lié à une histoire effroyable qui s'est déroulée dans la ferme de La Barbotière, à Saint-Brice-sous-Rânes (Or-

Au printemps 1953, soit peu après le procès de Bordeaux, un Alsacien s'y présente, à moto. Il est invité à déjeuner par les habitants. Et il leur confie être, bien malgré lui, à l'origine du massacre qui y avait été perpétré le 17 août 1944.

Ce jour-là, selon les informations recueillies par Jean Bézard, six habitants de la ferme, dont deux adolescents de 14 et 16 ans, ont été tués : ils étaient accusés d'avoir caché deux Alsaciens déserteurs, qui venaient d'être découverts.

Ces deux Malgré-Nous ont dû

enterrer les morts. Et ils étaient amenés à subir le même sort quand, sur le chemin de leur exécution, ils ont été faits prisonniers par les Américains...

« Cet Alsacien, qui a déclaré être l'un de ces deux Malgré-Nous, a eu une démarche courageuse, estime Jean Bézard. Mais il n'a pas laissé ses coordonnées...»

« Minou, minou! »

Autre histoire, moins tragique: celle de ce Malgré-Nous pris en charge par un fermier du village de Trun (Orne). Il a été cach é dans une cave de la ferme alors que celle-ci était occupée par des Allemands. Tous les jours, la fillette de la maison déposait de la nourriture au reclus entre deux tonneaux, et le prévenait de son passage en appelant: « Minou, minou! » Ce soldat alsacien fut libéré par l'arrivée des Canadiens en août 44.

CONTACTER On peut joindre Jean Bézard par mail, à l'adresse ; aubertn@wanadoo.fr et par courrier, à l'adresse 6, boulevard Maritime, 14750 Saint-Aubin-sur-Mer.



Les pots que préparent Jean Bézard et sa compagne Nicole. Ils contiennent de la terre d'Alsace et de Moselle, dans laquelle poussent des fleurs de Normandie.

Les sorts opposés d'Armand et René Ils étaient compagnons commune recensant toutes les

René Sorgius en uniforme SS. Cette photo figurait dans son portefeuille. Elle garde la trace d'un projectile...



Armand Durlewanger en 1971. Camarade de René Sorgius, il a réussi à déserter peu après la tentative ratée de ce dernier. DR

de galère, incorporés de force dans la division Das Reich, de la Waffen SS, appelés se battre en Normandie. Ils ont tous deux tenté de déserter. René a été tué par les Américains, Armand sauvé par un docteur.

Délégué à la mémoire régionale depuis 2008, Alphonse Troestler a participé, en août 2011, à Agon-Coutainville (Manche), à une conférence sur les Malgré-Nous en Normandie; il y était notam-ment accompagné du vice-président du conseil général du Bas-Rhin (et historien) Jean-Laurent Vonau. Cette réunion, à laquelle une cinquantaine de personnes étaient attendues, mais qui en a attiré quatre fois plus, a servi de prélude à la création de la Snifam par Jean Bézard (voir ci-dessus).

Malgré les mouchoirs...

Alphonse Troestler avait été sensibilisé au sort de ces Alsaciens opposés aux troupes du Débarquement alors qu'il était maire de Rosheim. En 1995, il avait inauguré une nouvelle plaque du monument aux morts de sa victimes de guerre; des oublis avaient été signalés, et réparés dès l'année suivante.

Parmi ces noms rajoutés figurait celui de René Sorgius.

Né le 16 février 1926, cet enfant du village est versé en février 44 dans la division des Waffen SS Das Reich, et précisément dans le régiment Der Führer dont une autre compagnie que la sienne est responsable de la tragédie d'Oradour.

Le 7 juillet 44, alors qu'ils combattent à Angoville-sur-Ay (Manche), Sorgius et des camarades alsaciens décident de déserter. « Ils étaient une demi-douzaine de Malgré-Nous, raconte Alphonse Troestler. Après un combat, ils prennent le risque de ne pas se replier pour attendre les Américains dans un trou et se rendre. Mais ils ont été retrouvés par leurs camarades tués par les Álliés, tenant encore des mouchoirs blancs dans leurs

Parmi ces camarades de Sorgius se trouvait Armand Durlewanger, 18 ans, originaire de Bits-



Alphonse Troestler, délégué à la mémoire régionale, tenant le portefeuille troué du Malgré-Nous René Sorgius, tué par les Américains alors qu'il voulait se rendre. Cet objet avait été récupéré sur sa dépouille par son ami Armand Durlewanger.

chwiller-lès-Thann. Dès ses 16 ans, ce SS malgré-lui avait été envoyé au camp de Schirmeck pour avoir refusé d'aller dans les Jeunesses hitlériennes et distribué des tracts anti-nazis... Avec son ami Joseph Meyer, Armand

avait hésité à déserter ainsi... Les deux hommes tentent finalement leur chance peu après, par l'arrière, alors qu'ils sont de corvée de munitions. Cette cavale est brève : ils sont arrêtés, condamnés à mort... et miraculeusement sauvés par un bombardement al-

Repérés par le curé d'Agon-Coutainville, ils sont conduits dans un hôpital provisoire. Là, d'autorité, le docteur Henri Guillard fait plâtrer la jambe d'Armand et enturbanner la tête de Joseph. Ce ne sont plus que des blessés ordinaires... Mais voici que, le 21 juillet, les Allemands fouillent l'endroit. Le docteur a du sang-froid et de l'à-propos ; quand ils passent devant la chambre des deux Malgré-Nous, il leur lance: « Ici, ce sont des cas de typhus. Entrez si voulez, mais sans moi!» Les Allemands n'entrent pas...

Devenu libérateur

Armand et Joseph s'engagent ensuite dans l'armée française, et libèrent Mulhouse, participent à la bataille de la Hardt... Armand Durlewanger, qui vit toujours à Colmar, a poursuivi son parcours extraordinaire (raconté dans un portrait paru dans nos colonnes le 27 juin 2011) en remettant notamment en valeur le site du Linge, champ de bataille de la Première guerre.